

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
Band: 19 (1915)
Artikel: Jeux et divertissement du Val de Bagnes
Autor: Gabbud, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-111734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jeux et divertissements du Val de Bagnes.

PAR MAURICE GABBUD, Lourtier (Valais).

L'étude des jeux me semble devoir mériter une place considérable dans le domaine des traditions populaires. Au surplus elle ne manque pas d'être captivante dans les détails. Ces jeux ont fait les frais de contributions éparses et variées. Mais en fait de travaux d'ensemble, notre littérature est plutôt pauvre, et les monographies locales concernant les divertissements populaires doivent être rares. C'est pourquoi je me suis laissé persuader qu'une étude de ce genre, se confinant géographiquement à ma vallée de Bagnes, présenterait quelque intérêt; et malgré l'étendue et les difficultés du travail et la taille de l'ouvrier, je me mets à la besogne. Je n'ai pas la prétention de présenter quelque chose de complet, j'en avertis d'avance le lecteur.

Dans une contrée rurale, les distractions intellectuelles à l'usage des grandes personnes ne sont ni nombreuses, ni variées. L'école primaire, malgré une bienfaisante influence appréciable, n'a pu créer jusqu'ici un courant intellectuel bien prononcé dans la façon de se divertir des adultes. On peut constater cependant avec plaisir, les progrès de la civilisation aidant, avec l'affinement des mœurs, la disparition graduelle des procédés brutaux dans les amusements de la jeunesse, le mépris et l'indifférence qui enveloppe peu à peu les farces stupides, les jeux grossiers ou violents. Ainsi, il était de bon ton autrefois, à l'alpage surtout, de se livrer parmi les bergers, à des paris et à des mystifications saugrenus, souvent préjudiciables, dont presque toujours les plus jeunes et les plus naïfs compagnons étaient les victimes fatales. Les poissons d'avril, les plus risqués, les fers à rissoles, des citadins, bien décrits par Blavignac, p. 355 à 369, paraissent parfois des jeux d'une exquise délicatesse, en regard des plaisanteries que s'autorisaient, quoique le plus souvent sans méchanceté, certains rustres dans nos veillées d'antan.

Bien des jeux et des exercices physiques, marqués au coin de la force brutale plus qu'à ceux de l'adresse et de l'intelligence, sont tombés en désuétude. Les réjouissances du Carnaval, de même que les mascarades qui les accompagnent, par moments

par trop triviales encore, accusent de leur côté une évolution vers plus de bon goût et de délicatesse dans les procédés.

La saison des mascarades s'écoule entre deux dates traditionnelles: la fête des Rois (6 janvier) et le jour du mardi-gras (qui n'est pas à date fixe). Durant cet intervalle plus ou moins long, des bandes de déguisés (des *cramintrans*) se font un plaisir de parcourir les veillées, munis ou non d'une musique à bouche. L'usage des masques spéciaux est presque ignoré dans les villages montagneux; on dissimule plutôt la figure sous un carré d'étoffe claire, permettant de voir sans être vu. La mimique remplace habituellement le langage ordinaire. Si les masques doivent parler, ils le font en bouzlarant, c'est-à-dire en grassayant fortement de façon que le timbre de la voix ne puisse trahir leur identité. On a le plus souvent souci, d'une part de conserver l'incognito, et d'autre part de connaître les *cramintrans*. Quelquefois la bande tâche de reproduire en des scènes mimées, des histoires militaires ou cynégétiques, des épisodes de vie rustique, les occupations quodidiennes du paysan ou de l'artisan; ces scènes prêtant au rire et à la bouffonnerie, même à la trivialité, sont, de moins en moins bien accueillies.

Beaucoup de communes valaisannes avaient leur société de Cible. Bagnes en avait même deux, vers la fin du dix-neuvième siècle, à cause des rivalités politiques. L'une d'elle fut dissoute, sous prétexte de son peu d'utilité pratique, peu de temps avant la fondation de la première société de secours mutuels, constituée en 1897. La fin de la seconde coïncida à peu près avec l'expiration du siècle. De même sont tombées les parades de militaires costumés aux processions de la Fête-Dieu et de la Saint-Maurice (22 septembre); elles ne sont maintenues que dans les patrons de hameau.¹⁾

A diverses reprises, des essais ont été tentés pour la popularisation de l'art dramatique au Val de Bagnes. Il est juste de relever que parmi les nombreux instituteurs ressortissants de la vallée, il en est quelques-uns qui se sont essayés, non sans succès, à cultiver modestement l'art théâtral dans leur école pour de là le transporter sur une scène plus large. La jeunesse de Champsec, a joué avec succès le „Guillaume Tell“ de Schiller; la Société dramatique de Lourtier,

¹⁾ Voir mes *Ephémérides bagnardes* dans ces ARCHIVES XVI, p. 214—236.

qui ne donne plus signe de vie, après avoir enregistré maints succès encourageants, a fait représenter entre autres aux dernières Saint-Georges villageoises (fêtes patronales), l'Avare de Molière et l'Avocat Patelin de Brueys et Palaprat; les élèves du Collège de Bagnes ont joué notamment, en 1913, la pièce émouvante, les Martyres de la Pologne, de l'auteur national Léon Roten, etc. Même des épisodes caractéristiques de la vie locale contemporaine, plus ou moins habilement arrangés par quelque lettré de village, ont eu les honneurs d'une représentation d'autant mieux réussie que les scènes en étaient plus réalistes, et vécues dans un milieu on ne peut mieux familier aux acteurs.

Les jeux de quilles à la pose (le jeu de quilles à la planche n'est point en usage chez nous) et au rondeau occupent beaucoup de désœuvrés les dimanches d'été, et divers jeux de cartes, en particulier le binocle, la bourre et le yass — ce dernier connu depuis peu dans la contrée, mais d'une acclimatation rapide — absorbent les longues veillées d'hiver.

Cette passion du jeu est en effet une tache dans nos mœurs. Plusieurs de ces jeux peuvent facilement donner lieu à des abus, et, p. ex., la bourre ne mériterait pas plus de ménagements que les petits chevaux et autres jeux de hasard des kursaals, contre lesquels s'est organisée l'an passé une guerre meurtrière.

Je vais passer maintenant à la description sommaire des jeux locaux, que je divise tant bien que mal en les diverses catégories que voici:

- a) Jeux physiques et d'adresse, farces (particulièrement à l'usage des adultes).
- b) Jeux manuels et de société, jeux en plein air, amusements divers des enfants.
- c) Jeux spéciaux au sexe féminin.
- d) Jeux de caractère intellectuel et divers (devinettes, jeux de cartes, etc.).

I. Jeux physiques et d'adresse, farces (à l'usage des adultes).

Il convient tout d'abord de dire un mot des Sports d'hiver, qui ont subi chez les indigènes une certaine évolution et qui accusent un développement nous ouvrant des

perspectives réjouissantes sur l'avenir économique de la contrée. Jadis réduits à la luge et au traîneau (lugeon), nos lugeurs utilisent depuis de nombreuses années les patins que les précédentes générations ne connaissaient pas. Le ski norvégien, d'introduction récente, s'est acclimaté rapidement chez nous. C'est dans l'hiver de 1902, que l'on vit les premiers skis à Bagnes.

Pendant les longs hivers, de l'automne au printemps, la jeunesse masculine parcourt les veillées, dont une gentille jeune fille est l'attrait. «On va chercher les veillées à Fully (colonie viticole des Bagnards dans la vallée du Rhône) et on les rapporte à Fully,» dit un dicton connu; c'est-à-dire les veillées débutent après les vendanges et durent jusqu'à l'époque des premiers travaux du printemps au vignoble, travaux qui privent momentanément les familles vigneronnes d'une partie de leurs membres.

Les rixes, les batteries, quelquefois sanglantes qui se produisaient autrefois, entre clans de jeunesse, empiétant audacieusement sur les prétendus apanages de rivaux irascibles d'un village voisin, ont complètement disparu.

Avec les causeries alpicoles et autres, les jeux de cartes, les chansons variées, les narrations légendaires, les préoccupations carnavalesques, alternent ou mieux alternaient dans ces veillées, en guise de passe-temps, divers jeux, certains d'un goût douteux, des tours de passe-passe, des exercices de gymnastique, tombés pour la plupart en désuétude.

On fait ramasser les mouches à un naïf qui ne connaît pas le jeu et qu'on ne prend qu'une fois et pour cause! A cet effet on le fait voyager dans l'appartement avec une corbeille sur la tête. A l'envi, filles et garçons, armés de mouchoirs noués ou de verges, simulent une active chasse aux mouches qu'il faut réunir dans la corbeille. Le dénouement du jeu se fait brusquement. Un des partenaires verse inopinément un vase d'eau froide sur la tête du patient qui laisse choir la corbeille dans l'hilarité générale. On recommencera le jeu une autre fois avec une nouvelle victime ignorante.

Jeu du corbeau (patois corbi). Les joueurs sont au nombre de deux. Ils se mettent en campagne aux deux extrémités de l'appartement, assis chacun sur un bâton passant sous les genoux en même temps que sur les bras réunis entre les genoux et liés ensemble aux poignets. Munis chacun d'un

morceau de bois pointu, ils se rapprochent en poussant des croassements imitant ceux du corbeau. Une fois à portée l'un de l'autre, ils s'attaquent furieusement, se piquent et surtout cherchent à se renverser réciproquement de côté. Il est très difficile au joueur qui s'est laissé flanquer dans cette malencontreuse position de se remettre en équilibre et son adversaire le pique sans relâche jusqu'à ce qu'il s'avoue vaincu. Parfois, un assistant bienveillant vient relever le vaincu, mais il s'est barbouillé les mains de suie et a soin de les essuyer sur la figure du joueur qui est vraiment noir comme un corbeau. Il devient ainsi inconsciemment l'objet de la risée générale. C'est le succès de la soirée.

Le jeu dit du bon Dieu est aussi un jeu d'attrape-naïf. Le rôle principal est joué chaque fois par un bonasse, à qui on fixe un bâton passant dans les manches des bras tendus, et un autre le long de l'échine, de façon à l'immobiliser. A ses côtés deux compères, les deux larrons, lui font toutes sortes d'avanies, dont la moindre est de lui cracher au visage. Le joué en a bientôt assez et ne consent point à reprendre son rôle.

Dans le veau gras (patois vé grâ) entre surtout en jeu la force physique. Deux partenaires, placés face à face, sont liés par un bout de corde qui passe sur la nuque de chacun d'eux. Les joueurs s'efforcent d'entraîner l'adversaire, avec des alternatives d'avance et de recul. Finalement le plus fort et le plus adroit amène à lui son congénère vaincu.

Le porte-traîner (patois porta trénâ) exige six joueurs. Le principal partenaire plie l'échine et pose les mains sur un escabeau, son principal appui qu'il met en mouvement tant bien que mal à travers l'appartement. Il doit porter deux compagnons, l'un juché sur les épaules, l'autre sur le dos. Il est ceint d'une corde dont le bout traîne derrière lui et auquel s'agrippent trois autres joueurs, qui font des efforts, généralement vains, pour immobiliser le singulier attelage.

Le jeu du tailleur ou de la repasseuse n'est qu'un prétexte auquel recourent des malins désirant barbouiller la figure de jeunes compagnons inexpérimentés.

Il en est de même de la cuisinière, qui passe la main sur le fond extérieur d'une assiette secrètement noircie, dans le but de faire des victimes du même genre.

La vieille qui donne (lègue) le bien et qui caresse les quémandeurs, ne distribue en réalité aux plus innocents que de la suie sur le visage.

L'exercice à la prussienne est une farce dont est également victime un des joueurs ignorants du truc préparé. On le fait placer, bras dessus, bras dessous, entre deux partenaires formant avec lui le premier rang d'une escouade de pseudo-militaires prussiens, qui se complète d'un second rang de deux hommes. A un signal donné, les hommes du second rang saisissent les pieds du patient dont les bras sont retenus par ses deux compères du premier, et le portent ainsi suspendu face contre terre. Quelqu'un vient alors le doucher en lui versant sur l'échine un vase d'eau froide. L'éducation du conscrit s'achève ainsi à la satisfaction de chacun.

Sortir par le trou de la serrure. Au beau milieu de la soirée quelqu'un se porte fort de faire sortir n'importe quel assistant par le trou de la serrure, au moyen d'un simple bout de fil. Celui qui n'est pas au courant du stratagème témoigne de son incrédulité. Alors il est mis à l'épreuve entre deux compagnons. Les trois tiennent un bâton attaché par un fil traversant le trou de la serrure et dont l'opérateur tient le bout. Pour faire résistance les trois champions se tiennent assis sur le plancher, près de la porte, en s'arc-boutant des pieds à celle-ci. Mais les partenaires de droite et de gauche ont soin de laisser leurs jambes au-dessous du bâton, tout en recommandant à leur compagnon du milieu de les placer au-dessus. Tout à coup, à la première tension, le fil se rompt comme c'était à prévoir, et si le pauvre joueur ne passe pas par le trou, du moins fait-il toute une série de culbutes involontaires du plus haut comique.

Le coupe-mouton (patois kopa moèton) a pour objet de représenter la castration du mouton. Un joueur, le mouton, se fait lier les pieds et les poignets. C'est non pas lui, mais un bonasse qui doit exécuter l'ouvrage. A cet effet il doit se faufiler entre les membres liés de son partenaire. Ce dernier par une série de mouvements rapides et savants réussit à le faire trébucher et à le jeter par terre de la façon la plus drôle.

(A suivre.)
